

Pages de Journal (1929-1932), par M. André Gide, nous révèlent une bien intéressante aventure qui lui est advenue. Il nous y rapporte comment il en est arrivé à l'état de dévotion pour l'U. R. S. S. Si le libre examen a causé en lui la ruine de tout credo, de l'examen même est né, paraît-il, son credo d'aujourd'hui. Sa foi en l'U. R. S. S. est même devenue si forte qu'il n'hésite pas à nous déclarer que s'il lui fallait donner sa vie pour assurer son succès, il la donnerait aussitôt.

Mais à peine avait-il fait mine d'entrer dans cette nouvelle religion qu'il semble que les nouveaux croyants aient commencé par lui refuser le droit à cet examen même qui le leur avait amené, si du moins l'on comprend bien le sens de la réponse qu'il a dû faire à l'Association des Ecrivains et Artistes révolutionnaires :

« Ecrire désormais, leur a-t-il répondu, d'après les « principes » d'une « charte » (je reprends l'expression de votre circulaire), cela ferait perdre toute valeur réelle à ce que je pourrais écrire désormais; ou plus exactement, ce serait pour

moi la stérilité. Ne voyez donc ce que je vous dis là aucun désir de protection personnelle et de sauvegarde. Déjà vous avez vu que je me suis compromis de mon mieux. Mais ceux qui me lisent aujourd'hui et sur qui je peux exercer (fût-ce sans le vouloir), quelque influence et que je peux ainsi ramener vers vous, ne m'écouteront même plus, du jour où ils sauront que je pense et écris par ordre. »

Si M. André Gide devait se laisser passer sans protester le collier communiste, ce ne serait vraiment pas la peine qu'il eût écrit dans ces mêmes Pages de Journal, si injustement de Barrès : « Esprit à l'attache et qui tourne autour de sa niche. Son collier, il se l'est mis à lui-même; mais Taine l'y a beaucoup aidé. »

M. André Gide ne paraît pas avoir bien compris d'ailleurs, le cas de Barrès qui fut celui d'une élite d'esprits de son temps, à un moment que nous pouvons considérer aujourd'hui comme ayant été décisif pour notre nation. Barrès, fils d'une époque de nihilisme, où il était devenu de mode de ne plus croire à rien, en dehors de soi-même, s'en tint à la seule réalité qu'il ne pouvait nier, à celle de son moi, qu'il entreprit d'épurer de tout ce qui lui demeurerait étranger, de défendre contre tout ce qui pouvait le corrompre ou lui résister. S'il accepta des disciplines, ce fut pour tirer le meilleur parti d'une sensibilité dont il croyait avoir découvert les lois, et pour laquelle il entendait créer l'atmosphère qui, pensait-il, conviendrait le mieux. Cependant, Barrès ne cessait pas d'aspirer au moment où, délivré de ce souci d'enseigner que lui a reproché M. André Gide, il aurait le droit de nouveau de faire de l'Art, ce qui paraît, pour M. André Gide, ne plus offrir aujourd'hui grand intérêt. Barrès croyait ce moment venu pour lui, quand il nous donna *Un jardin sur l'Oronie*.

M. André Gide paraît, lui, être demeuré au point de départ de Barrès vers 1885. On croirait entendre un contemporain des *Taches d'encre* quand il s'écrit dans ses *Pages de Journal*, à la date du 10 avril 1931: « Mon cerveau désœuvré fabrique de la tristesse, du dégoût, de l'ennui, et l'appel du printemps trouve mon cœur sans réponse. Infidèle à moi-même et à toutes mes règles de vie, je rêve d'une liberté sans limites, sans emploi. » Et quelques lignes plus loin: « L'être pensant qui n'a que soi pour but souffre d'un mal abominable. »

Voilà qui explique peut-être bien sa conversion à la religion de l'U. R. S. S. Mais pour employer le genre de comparaison dont il a usé pour Barrès: il voudrait bien qu'un chenil communiste on ne lui passât pas le collier.

G. L. C.

Le Temps Journal

5 Juillet 34